

Prédication Matthieu 22, 1-14

Quel événement ! Rien de moins que les noces du fils du roi ! Le Souverain orchestre un festin grandiose et lance des invitations personnelles de longue date. Le protocole oriental est en place, les tables débordent, le roi déploie patience et générosité. Par deux fois, il envoie ses serviteurs relancer les convives. Il veut le meilleur pour sa célébration.

Cette générosité du roi résonne comme un écho direct au Chant de la vigne du prophète Ésaïe. Bien des siècles auparavant, le prophète décrivait déjà les soins minutieux de Dieu pour son peuple : un Bien-aimé qui pioche la terre, en enlève les pierres, y plante un cépage de choix, et bâtit une tour de garde au milieu. Dans la vigne comme dans la salle de noces, Dieu met tout en œuvre pour que la fête de la vie réussisse.

Mais soudain, l'histoire bascule dans une violence absurde. Les invités refusent de venir. Pire, ils tournent le dos à l'honneur qui leur est fait pour retourner à leurs affaires lucratives. L'indifférence se mue en hostilité : les serviteurs sont lynchés et tués. Chez Ésaïe, la déception est tout aussi brutale : le vigneron divin attendait de beaux raisins, de bons fruits de justice, mais la vigne n'a produit que de mauvais raisins, sauvages et amers.

Martin Luther appelait ce récit un « évangile de terreur ». Ce texte nous bouscule, car il tend un miroir brut à notre société. Combien de fois, absorbés par nos urgences économiques, nos ambitions individuelles ou nos replis identitaires, passons-nous à côté des invitations au dialogue, à la paix et à la fraternité ? L'indifférence aux appels de Dieu et des autres, n'est-ce pas le premier pas vers la rupture du tissu social ?

Face à l'outrage, la violence du roi répond à celle des invités. Les meurtriers sont châtiés. Dans le texte d'Ésaïe, le verdict tombe de manière similaire : le propriétaire décide d'enlever la haie, d'abandonner la vigne aux ronces parce qu'elle a refusé de répondre à sa vocation.

Dans le récit de l'évangile de Matthieu, par contre, le projet du roi ne s'arrête pas. Rien ne peut saboter sa fête. L'évangéliste nous dépeint un roi littéralement obsédé par son projet de noces. Puisque les invités d'origine se sont exclus eux-mêmes, le souverain élargit radicalement son horizon. Il envoie ses serviteurs aux carrefours des routes. L'invitation devient universelle. On

rassemble les bons comme les mauvais, sans distinction de statut social ou de mérite.

C'est la prépondérance absolue de la grâce. Dieu ne renonce jamais à l'humain ! À l'origine, cette parabole dénonçait le refus des élites religieuses de l'époque. Aujourd'hui, elle nous rappelle que la construction d'une société juste ne peut exclure personne. Dieu déplace les frontières, les barrières que nous avons construites, et invite les laissés-pour-compte. Dans notre cité, l'Évangile nous pousse à cette même obsession : inclure, accueillir et offrir une place à table à ceux que la vie a marginalisés.

La salle se remplit, mais le roi remarque un homme installé à table sans habit de fête. Dans l'Orient ancien, ne pas revêtir le vêtement offert par l'hôte est une insulte délibérée. C'est accepter le cadeau, le repas gratuit, tout en méprisant le donateur. L'homme est aussitôt exclu.

Mais pensons aussi au sens biblique du vêtement. Les prophètes Zacharie et Ésaïe nous éclairent : se laisser habiller par Dieu, c'est abandonner nos « vêtements souillés » d'iniquité pour revêtir les habits du salut et de la délivrance. C'est l'histoire du fils prodigue que le père réhabilite immédiatement en lui mettant la plus belle robe.

Le Chant d'Ésaïe quant à lui se conclut par un jeu de mots terrible qui explicite ce que représente cet « habit » aux yeux de Dieu : Le Seigneur attendait de son peuple le droit (mishpat), et voici le sang versé (mishpach) ; il attendait la justice (tsedaqa), et voici les cris de détresse (tseaqa). Ne pas porter l'habit de noces dans la parabole, c'est précisément cela : vouloir s'asseoir à la table de Dieu sans endosser le vêtement du droit et de la justice sociale. C'est piétiner l'éthique de l'Alliance.

Mais justement, là où la vigne d'Ésaïe est restée stérile et sauvage, la salle de noces de Matthieu nous offre une seconde chance : celle de répondre à l'appel du Christ, de poser des actes de confiance, d'accepter que notre dignité ne vient pas de notre propre justice ou de notre ego, mais de notre capacité à nous laisser transformer. Pour chacun d'entre nous, chrétiens et citoyens engagés, revêtir l'habit de fête signifie de laisser derrière soi ce qui enferme, ce qui divise et ce qui détruit le vivre-ensemble.

Portons fièrement cet habit de fête par nos actions, notre justice et notre solidarité. Amen.